

Nouvelles pratiques sociales



Qu'est-ce qu'un problème social aujourd'hui - Repenser la non-conformité, Marcelo OTERO et Shirley ROY (dir.), Québec, Presses de l'Université du Québec, Collection Problèmes sociaux et interventions sociales, 2013, 358 p.

Jacinthe Rivard, Ph.D.

Volume 27, Number 1, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033631ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033631ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rivard, J. (2014). Review of [*Qu'est-ce qu'un problème social aujourd'hui - Repenser la non-conformité*, Marcelo OTERO et Shirley ROY (dir.), Québec, Presses de l'Université du Québec, Collection Problèmes sociaux et interventions sociales, 2013, 358 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 27(1), 248–253. <https://doi.org/10.7202/1033631ar>



QU'EST-CE QU'UN PROBLÈME SOCIAL AUJOURD'HUI REPENSER LA NON-CONFORMITÉ

Marcelo OTERO et Shirley ROY (dir.)

Québec, Presses de l'Université du Québec, Collection Problèmes sociaux et interventions sociales, 2013, 358 p.

L'ouvrage, dirigé par deux figures connues du paysage de la sociologie québécoise, veut repenser les problèmes sociaux contemporains et propose de nouvelles lectures, explications et configurations. Divisé en quatre parties : 1) Dynamiques et rhétoriques, 2) Ambivalences et interrogations, 3) Émergences et constructions et 4) Relectures et nouvelles perspectives, chacune se décline en trois à cinq chapitres, rédigés par des auteurs aux univers disciplinaires, théoriques et géographiques distincts. Au total, 16 textes aux postures et aux thématiques variées s'inscrivent dans cette « remise en cause du regard catégoriel, substantialiste, psychologisant et parfois franchement folklorisant à l'égard des problèmes sociaux [...] » (Otero et Roy, 2013 : 6) et dans une lecture transversale – clairement déficitaire – des changements sociétaux récents et des « problèmes sociaux » qu'ils génèrent.

Penser autrement les problèmes sociaux c'est, dans la 1^{ère} partie de l'ouvrage, poser un regard sur « l'arrière-scène » des interrelations complexes entre les divers acteurs impliqués dans un problème social, d'où émerge « le malentendu », inhérent à la vie collective et essentiel à toute relation sociale. Dans « Pour un malentendu qui fonctionne », Luc Van Campenhoudt, décrit le malentendu qui ne fonctionne pas comme une « idéologie consensualiste » (p.33), partageant un même lexique et faisant obstacle au malentendu qui fonctionne. Il se développe parallèlement aux notions d'orientations sécuritaires et de « gestion du risque ». *A contrario*, le malentendu qui fonctionne fait appel au jugement. Il est dynamique, prône une intervention structurante mais souple et laisse place à l'individualité de la personne dans sa propre démarche de structuration.

Pour Isabelle Astier, le passage, en France, d'une logique d'insertion à une autre, la première visant le droit à un revenu minimum et à une insertion et la seconde visant le droit au revenu minimum et l'obligation de travailler

(ou, comme le titre de son chapitre l'indique, « Accompagner, activer, responsabiliser »), a forcément des effets significatifs sur l'orientation de l'intervention sociale et sur le travail social même. Cela s'ajoute à la crise sémantique observable au sein des politiques sociales, urbaines, éducationnelles, de santé ou de l'emploi. L'évolution du nom des programmes de solidarité collective est à cet effet évocatrice : d'abord le revenu minimum d'insertion; ensuite le revenu minimum d'activité; puis le revenu de solidarité active.

Dahlia Namian, dans « La politique de la présentation des problèmes sociaux – De l'ironie au transfert », s'intéresse aux phénomènes qui frôlent les limites et les marges du social. Penser autrement, ici, c'est reconnaître que saisir la réalité n'est pas un processus linéaire et que c'est « souvent au travers de tâtonnements et de démentis, dans l'espace des “ ni, ni ”, [...] et des métaphores, au milieu desquels se perd parfois la justesse des catégories et des affirmations » (p. 57) que le social se donne à voir. L'auteure cible les phénomènes de l'itinérance et de la fin de vie et choisit deux terrains montréalais – une maison d'hébergement VIH-SIDA pour malades en fin de vie et un refuge pour sans-abri. Appuyée sur deux concepts – l'ironie et le transfert – elle va créer délibérément l'instabilité, « désacraliser la réalité et [...] jeter une certaine confusion morale dans la pensée conventionnelle » (p. 62) pour s'en saisir comme agent de connaissance, de provocation ou comme outil critique. Pour mieux penser ses découvertes, elle élaborera le concept de « la vie moindre » : une forme de vie dont l'action est « réduite jusqu'au moindre » par toutes les formes de coercitions auxquelles elle fait face.

Vivianne Châtel, dans son court article « Jeux de frontières », souligne, pour sa part, notre tolérance croissante aux grandes souffrances de certaines populations du monde : « la fabrication massive et démentielle de cadavres, [a été] précédée par la préparation historiquement et politiquement intelligible de cadavres vivants » (Arendt, 1972 citée dans Châtel, 2013 : 78). Texte « coup de poing », pourtant tout en poésie, qui, malheureusement, ne manque pas d'exemples d'injustices...

Dans la 2^{ème} partie de l'ouvrage, penser autrement les problèmes sociaux c'est, pour Marie-Chantal Doucet, passer par une lecture sociostructurale de la santé mentale et du rétablissement, pour démontrer que l'injonction d'autonomie individuelle du patient et la nécessité du retour à la norme se trouvent au centre du même discours, lequel se donne pourtant des allures non directives. Dans son texte « Arrimer l'hétérogène et le singulier – L'exemple de la santé mentale », même la notion d'*empowerment* « semble avoir été récupérée dans le discours fonctionnel [...] mis au goût du jour » (p. 91). L'analyse des problèmes sociaux devrait intégrer, dit-elle,

les dimensions plurielles des histoires et celles qui relèvent de la « faculté qu'ont les individus de donner sens aux épreuves sociales et à la diversité des expériences ». (p.91)

Pour sa part, Nathalie Mondain questionne, dans « La population vue comme un problème – L'exemple des pays en développement », la mesure de l'influence de la perspective démographique dans la définition d'un problème populationnel. Ainsi, dans le cas de la surpopulation, l'auteure avance que les influences démographiques débouchent sur différents choix et orientations, lesquels « contribuent à reproduire ce problème, davantage qu'à le résoudre » (p.102). Un texte qui vient, à sa manière, repenser les enjeux qui entourent le développement international.

Le phénomène trans est-il un problème social ou identitaire ? Dominic Dubois dans « Le phénomène trans – Les mises en problème de l'identité », fait l'exercice théorique et complexe de le revisiter, dans ses registres médical et social. Parfaitement balisé par les exigences normatives actuelles, le phénomène représenterait plutôt un problème d'identification qu'un problème d'identité. On se trouverait donc « devant un problème d'exclusion ou de désaffiliation structurelle, mais en aucun cas [devant] un problème social [...] ». » (p.145)

Dans le cas de l'itinérance chez les hommes, ce « problème social » est presque totalement pris en charge par les refuges – clientèle complexe, besoins divers et ressources de plus en plus limitées – et la société et l'État ne s'en plaignent pas. Après avoir identifié trois idéaux-types qui qualifient le recours aux refuges chez les hommes – l'ancrage, la circulation, la projection – Carolyne Grimard, dans « Problématiser l'itinérance – Une pluralité de figures », fait le constat de tensions constantes entre les usagers et la logique institutionnelle prévalant dans les refuges. Ces tensions résultent des orientations paradoxales qui s'offrent aux personnes itinérantes et qui les poussent entre l'assistance qui les maintient dans les refuges et les programmes qui visent à les sortir de la rue.

« Du problème moral au problème social » appréhende l'expérience du danger et celle du problème social, en s'intéressant à leur incorporation, c'est-à-dire à leur intériorisation au corps. Ainsi, Valérie de Courville Nicol, par la voie de la sociologie de la subjectivité, distingue l'expérience subjective de l'expérience morale du danger et invite à réfléchir sur les liens qui les unissent, de même que sur les interactions entre l'expérience individuelle et les forces sociales, dans leur contribution à la problématisation du social.

Pour la 3^{ème} partie de l'ouvrage, penser autrement les problèmes sociaux c'est se pencher sur « Quand un non-problème devient problème – De la médicalisation à la pharmaceuticalisation », que nous propose Johanne

Collin. Il s'agit ici d'aller au-delà du consensus sociologique et de penser la médicalisation comme « le produit de la convergence [...] des valeurs dominantes dans l'ensemble de la société (c'est-à-dire dans le monde profane) et dans le monde médical (expert et scientifique) autour notamment de l'obsession du risque et de l'aspiration à la santé parfaite. » (p.189)

Céline Bellot, Marie-Ève Sylvestre et Bernard St-Jacques, de leur côté, se questionnent : « Construire un problème social. Et pourquoi pas ? » Il s'agit d'une proposition à réfléchir autrement les conditions et les postures de recherche, en se libérant, d'abord, de la pensée traditionnelle et en créant, ensuite, des alliances avec les divers acteurs de la recherche. Une démarche visant à renverser les perspectives instituées et produire « de nouveaux rapports de pouvoir et de savoir » (p.215) en travaillant, par exemple, à démontrer que c'est la judiciarisation qui constitue un réel problème social et non l'itinérance qu'elle réprime.

La perspective historique de Martin Petitclerc dans « La construction du problème social de la maladie dans le Québec des années 1930 », rappelle que si la conception d'un problème social est indissociable des valeurs et du sens commun d'une société donnée, les enjeux sociopolitiques qui les entourent, tiennent aussi une place considérable dans la définition de ce problème social. À ce titre, l'auteur examine les débats et négociations entourant la définition des problèmes sociaux et plus particulièrement la question du système d'assurance-maladie, dans le Québec des années 1930.

Essentiellement, le chercheur en sciences sociales est confiné à deux alternatives pour analyser les problèmes sociaux : les perspectives objectiviste et constructionniste. C'est ce qu'avance Nicolas Carrier dans son article « De la problématisation des usages et des usagers de drogues illicites », thématique qui lui sert d'appui pour repenser les modalités contemporaines de problématisation et parallèlement poser un regard critique sur l'ensemble des modes d'observation du réel, notamment, le constructivisme. Il s'agit là d'une démarche espérant la réarticulation « sociologique de la problématique et du problématisé » (p.271) et l'acceptation de l'indissociabilité du « monde tel qu'il est [et] du monde tel qu'il est observé. » (*Ibid.*)

Enfin, la 4^{ème} partie de l'ouvrage nous invite à penser autrement les problèmes sociaux en posant, à nouveau, un regard sur certains phénomènes sociaux – largement traités – et propose diverses modalités pour ce faire. Dans « Chicago – L'école des problèmes sociaux d'hier à aujourd'hui », Henri Dorvil fait une synthèse des contextes d'émergence des problèmes sociaux et examine l'héritage et l'influence de l'École de Chicago sur la tradition sociologique et celle du service social. Cela lui sert de tremplin pour envisager les perspectives d'avenir qui se profilent.

Shirley Roy et Roch Hurtubise proposent d'abord une réflexion sur la constitution du champ des problèmes sociaux au Québec, en postulant « la stagnation de la réflexion sur la thématique des problèmes sociaux » (p.318). Puis, inspirés des travaux autour de la question de l'itinérance sur laquelle ils se penchent depuis 20 ans, ils suggèrent certaines « clés théoriques » – cumulativité des connaissances et transversalité de la réflexion – qui veulent favoriser le renouvellement de la problématique des problèmes sociaux.

Le dernier texte, celui de Marcelo Otero, « Repenser les problèmes sociaux – Des populations “ problématiques ” aux dimensions “ problématisées ” » fait la démonstration, sociologiquement appuyée, de l'intérêt de « reformuler l'angle général d'analyse des problèmes sociaux afin d'appréhender davantage des dimensions qui sont « socialement problématisées » plutôt que des populations qui sont désignées comme « socialement problématiques » (p.378). Cela pour sortir, (enfin !), des catégories qui stigmatisent les personnes que nous cherchons à aider, qui vont dans le sens de ce qu'Otero nomme les « dynamiques répressives » et à l'encontre de nécessaires « dynamiques progressives ».

Somme toute, « Qu'est-ce qu'un problème social aujourd'hui – Repenser la non-conformité » est un numéro qui revendique non seulement un changement de regard – qui s'impose – mais qui met l'emphase sur les messages contradictoires qui prennent en otage les populations en situation de vulnérabilité. Il propose des textes où se croisent des idées de réunification et de connexion du social et de l'individuel, de l'hétérogène et du singulier, du sujet et du corps, du local et du mondial, de la norme et de la marge, de la recherche et de la pratique, etc., et d'autres qui invitent à déstabiliser l'établi, à transformer les rapports de pouvoir et de savoir et à intégrer le sens que donnent les personnes en situation de vulnérabilité à leurs expériences, pour s'appropriier, ensemble, de nouvelles formes d'appréhension d'un réel qui dérange. Cela n'est pas sans rappeler certains auteurs qui ont fait la démonstration, par exemple, du rôle constructif des contradictoires (Nicolescu, 1985) ou déploré la rupture entre l'*archein* (celui qui gouverne) et le *prattein* (le praticien) (Arendt, 1983). À ce titre, la recherche « avec », participative et engagée, apparaît un outil tout-à-fait indiqué et porteur de compréhensions nouvelles, dans un contexte qui tend à l'austérité économique et à la hiérarchisation des besoins.

Jacinthe RIVARD, Ph.D.

Coordonnatrice de recherche et chargée de cours
École de service social, Université de Montréal

BIBLIOGRAPHIE

ARENDETT, H. (1983). *Condition de l'homme moderne*. Paris, Calmann-Lévy, Coll. Agora.

NICOLESCU, B. (1985). *Nous, la particule et le monde*. France, Le Mail.